

XYZ. La revue de la nouvelle

Poussières de chagrin

Guylène Saucier



Number 26, Summer–May 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3496ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saucier, G. (1991). Poussières de chagrin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (26), 40–50.

Poussières de chagrin

Guylène Saucier

Lauréate du concours de nouvelles de l'Office franco-québécois pour la jeunesse

La barrière de bois ne tient plus sur ses gonds, il faut la soulever de terre pour la faire bouger sans qu'elle touche au gravier. En s'avançant, on entend un grésillement d'insectes sous le couvert des arbres. Des mauvaises herbes ont envahi les dalles du trottoir menant à la maison. Le mur de soutènement qui retient le terre-plein est lézardé et penche vers le trottoir. Autrefois, des bégonias y étaient plantés tout au long. Il y pousse maintenant des herbes et des tiges d'arbustes en vrac. Il faut lever le pied très haut pour enjamber la dernière marche avant d'atteindre la galerie, l'escalier de ciment s'est enfoncé de plusieurs pouces dans le sol glaiseux. Il y avait une rampe peinte en blanc autour de la galerie. Les barreaux pourris sont tombés ou ont été enlevés; certains sont encore empilés sur le sol. La peinture sur les planches est grattée et de fines écailles se sont amassées le long de la maison.

Le paysage s'ouvre comme un lieu intact. Le blond cendré des champs et la ligne opaque de la rivière qui contourne la pointe. Le silence enveloppe tout à fait ce lieu, un silence effleuré par la plainte lointaine d'une tourterelle triste. Jusqu'au bout de la galerie, mes pas s'entendent sur le bois. Elles venaient souvent s'asseoir ici, à la fin de la journée. Elles portaient de grandes blouses qui tombaient à hauteur de leurs cuisses. Elles guettaient le vol de deux hérons venant s'abreuver dans la rivière. Les fillettes plaquaient leurs mains sur leur bouche pour s'empêcher de pousser un cri lorsqu'elles voyaient approcher les oiseaux. Un large mouvement d'ailes qui faisait monter dans le regard d'Élise une teinte mauve, un peu de peur et d'émerveillement mêlés. Il venait des odeurs de repas de la maison et on entendait un cliquetis de vaisselle. Les deux filles ne me laissaient pas m'asseoir entre elles sur l'escalier. Elles paraissaient m'ignorer, peut-être le voulaient-elles vraiment comme deux chats juchés sur leurs branches? Leurs bras se touchaient. Siamoises. Un peu d'ocre dans la chevelure d'Élise et du brun roux chez sa sœur, mais les deux couleurs se

mariaient, comme si elles n'étaient que le plus clair et le plus sombre d'une même chevelure. Elles tenaient leurs blouses serrées par-dessus leurs genoux, ce qui leur faisait de larges robes de grosses femmes et dissimulait la forme de leurs seins. Je m'approchais discrètement par derrière pour tenter d'entendre leurs mots, de me mêler à leurs secrets. Élise parfois me regardait, consentait à m'adresser un sourire. Si beau.

Une vieille cuve à laver a été abandonnée au bout de la galerie qui longe les deux côtés de la maison. À cet endroit, les sapins enserrent la maison et leurs branches viennent frôler la fenêtre. La cuve est rouillée et la housse en plastique qui recouvre les rouleaux de l'essoreuse est enduite d'une poussière grasse qui colle aux doigts. La mère s'installait ici, je crois, posait le panier à linge sur une chaise. Élise adorait regarder les morceaux de vêtements mouillés aplatis par les rouleaux tomber en galettes dans le panier. Elle s'appuyait le menton dans ses mains, sérieuse, absorbée par le plaisir de regarder les choses. Cette odeur mouillée d'été, cet air tiède qui glissait dans ses cheveux et venait jusqu'à moi. Le temps a tiré une ligne dense entre ce moment d'autrefois et celui qui me fait reculer parmi ces souvenirs. Je m'assois près de la maison, j'appuie mon front contre les pierres froides. Revoir la couleur de leurs robes.

— Tu penses à quoi ?

— À rien.

— Hier, tante Simone a raté le train. Elle est restée sur le quai avec sa valise. Réal est retourné la chercher. Elle viendra dimanche.

Les tables mises, dressées dehors, des nappes blanches que le vent soulève. La mère aime bien que les tables soient décorées, qu'il y ait des gens autour à parler fort. Luc apprend le violon et jouera au mariage de Gertrude. Élise a croisé deux tresses sur le dessus de sa tête, le reste de ses cheveux flotte sur sa nuque comme un voile de dentelles.

« Viens, suis-moi. »

Nous marchons près de la rivière. Elle baisse elle-même le fil barbelé de la clôture pour me laisser sauter. Entre les herbes hautes, elle semble suivre un sentier à peine tapé par les pas. Les arbres dessinent des taches d'ombre et de soleil sur sa blouse. Elle

m'indique du doigt une source entre les pierres, puis nous nous avançons encore jusqu'à un dépotoir où des corneilles se disputent la carcasse d'un oiseau. Les pas agiles d'Élise entre les morceaux de déchets. Le grésillement continu des mouches. La chaleur est si lourde qu'elle pèse sur mes épaules comme une chape de plomb. Quelques tonneaux sont remplis de cendres et fument encore en répandant une odeur âcre. Je croyais que c'était ce dépotoir qu'Élise voulait me montrer. Cependant, elle poursuit plus loin jusqu'à une cabane derrière un fourré. Il y a une croix de fer haute de cinq pieds plantée au sommet d'une butte. La cabane paraît inhabitée, les rideaux de coton sont tirés sur les vitres poussiéreuses. Des vieux journaux sont empilés sous une roche près de la porte. Il y a un foyer de pierres muni d'une grille près de la cabane. Élise s'approche de moi, chuchote. Elle prononce ses mots lentement comme si elle voulait me dévoiler un secret. Ici, dans cette cabane, habite un religieux, très méchant; il capture des animaux et les met en cage. En effet, elle m'entraîne plus loin sous les arbres pour me montrer deux cages vides. Elle frissonne. Son regard tourne au gris neige et se voile. Elle me raconte qu'elle y a déjà vu des chats, et même un écureuil mort. Elle m'agrippe subitement le bras, aussi troublée que si on lui avait raconté que le religieux pratiquait des sacrifices d'enfants. Elle attend, espère que je dise quelque chose, puis s'échappe, déçue de mon silence.

Un bruit me fait sursauter. Le vent fait claquer une planche appuyée au mur de la maison. Je plaque mon visage contre les fenêtres pour tenter de voir à l'intérieur. Certains meubles sont habillés d'une housse, d'autres sont simplement laissés à la poussière et au soleil, entassés pêle-mêle au fond de la vaste pièce. J'essaie d'ouvrir la porte. Il y avait toujours une clé accrochée à un clou sous la galerie.

La chaleur ne pénètre pas les murs de pierre de la maison. L'humidité laisse une odeur de terre. Des fils d'araignées maculent les fenêtres et les coins des murs. La commode de bois ciré au dessus de marbre a l'air d'un objet de luxe abandonné au temps. Je vois ma silhouette mal réfléchie dans le miroir craquelé. Un enfant venait ici il y a quinze ans visiter les sœurs Bouriane pendant l'été. Je ne reconnais plus cet enfant dans ces bras longs, ce front dégagé, ces yeux perdus à parcourir un lieu du passé.

Cette vieille radio en bois jouait une musique grinçante qui faisait sourire le père. Une fumée bleue montait sur son visage. L'odeur sucrée du cigare. Le parquet lustré. Là, devant la glace, un vase de cristal où chaque jour on remplaçait les fleurs sauvages. Sur la cheminée, de curieux chandeliers d'église en métal doré sertis de fausses pierres. L'oncle était curé à Ste-Flore. Le soir, on allumait les bougies et leurs flammes coloriaient le visage des fillettes. Une lueur fauve s'incrustait dans les yeux d'Élise. Violente, elle me fixait dans la pénombre, puis écartait son regard. Pour que je la regarde à mon tour, pour que j'aie envie à nouveau de tenir dans mes yeux l'éclat de ses prunelles. Dis-moi quelque chose. Chasse cette bouderie, ce pli sur ton front. Pose ta main sur mon genou, je sentirai la chaleur de ta paume une seconde.

Les chandeliers sont ternis. De la chaux recouvre les briques de la cheminée. Le grillage couvrant les haut-parleurs de la radio a été rongé, des souris s'y sont fait un nid, je crois, à l'intérieur. Au fond de la pièce, il y a une porte close, celle d'une chambre. Je me souviens d'un lit au couvre-pied rouge framboise et d'un nu peint sur velours accroché au mur. La porte est fermée. Je ne l'ouvrirai pas. Je n'oserai pas. Les plaintes du vent sur le toit ressemblent à des voix de femmes. Elles savaient chanter le soir, sans piano, des airs qui s'entendaient jusque dans la forêt.

Assis par terre, je sens un peu le froid se loger dans ma peau. Cette porte close. Ne rien déranger de l'ordre des choses, des fantômes qui y dorment. Leurs mains grises tissent des nuits et des nuits durant un linceul pour envelopper la mort. De l'autre côté de ce mur.

Nous étions seuls dans la chambre. Élise était debout, portait une robe foncée retenue par des rubans étroits noués sur les épaules. Ses cheveux lisses brillaient comme des fils de soie. Je l'entendais respirer dans la pièce, et ses yeux qui n'arrêtaient pas, cette chaleur qu'ils répandaient sur leur passage. Un feu qui dévore, qui dévaste, qui me laissait sans défense. Qui de nous deux avait fait un pas ? Elle s'était penchée pour attacher la boucle de son soulier. Je suivais la ligne cassée de son cou. N'y avait-il personne dans cette maison ? Où était le père, la mère, n'était-ce pas leur chambre où nous étions ? Ce lit au couvre-pied si rouge que la nuit enveloppait d'ombre. N'était-ce pas la nuit ? Les gens n'auraient-ils pas dû dormir à cette heure, et empêcher les paroles de s'échapper ?

C'était juillet. Les vénitiennes étaient fermées et distillaient une clarté diffuse. Je me rapelle les rayures que dessinait le soleil sur le sol. La chaleur roulait jusque dans la maison et laissait une pellicule humide sur les murs de pierre. Sur la terrasse, là où donnait la fenêtre de la chambre, on entendait monter des rires, des phrases s'égrener joyeusement. Il devait y avoir des oncles, des cousines avec des cordes à danser, un berceau à l'abri du soleil sous le tilleul. Des verres dans lesquels tintaient des glaçons à cause de la chaleur. Les gens étaient si proches, sous la fenêtre. Même l'odeur du cigare s'infiltrait par la vitre entrouverte. Des cris montaient de la terrasse parfois, pour chasser les cousins venus déranger le mouvement des cordes qui claquaient sur le ciment. Et puis, cette façon qu'elle a eue de s'approcher de moi.

Je ne me souviens pas bien. Pourquoi étions-nous dans cette chambre? La boîte d'un jeu. Sous le lit peut-être, derrière cette chaise, enfouie dans le creux de cette armoire. Ses mains couraient, bougeaient en taches claires, m'étourdissaient dans l'ombre comme le mouvement d'une lumière. Elle est venue si près de moi. J'ai senti son haleine tiède, son bras qui a frôlé le mien. Elle a levé un regard vers moi en arrondissant la bouche pour parler, mais elle n'a rien dit. Était-ce sa paleur dans la touffeur de la chambre, ou l'odeur de sel de sa peau? Des gestes qui débordent, des élans plus grands que moi. Je l'ai prise contre mon ventre. Les rires continuaient sur la terrasse. Mes bras pliés sur elle la couvrant de caresses, mes lèvres sur son cou. Je l'ai embrassée longuement. Sa robe est tombée par terre en un bruit mou. Élise n'a rien dit. Elle aurait pu.

Un bruit de chaîne quelque part. Non, le silence est complet. L'horloge sur le comptoir est arrêtée. Elle marque quatre heures vingt, mais on ne sait de quel jour, ni de quelle année. Des ustensiles sont restés près de l'évier dans une assiette sale. Des chiffons souillés et des verres vides ont été jetés dans une boîte de carton. Une barre de savon bleue, presque intacte, repose près du robinet. Il n'y a pas d'eau courante, le conduit a été fermé. Sûrement pour l'hiver, avant le gel. Savoir ce qui s'est dit dans cette maison, qui a marché sur ce plancher, de gauche à droite, autour de cette table, le long du mur, comme je le fais. Des senteurs de pain grillé et de café. Des paroles. Un bruit de chaise, et le grincement de la porte de la chambre qu'on ouvre. Je n'ouvrirai pas.

J'ai revu Gabrielle, la sœur d'Élise, le mois dernier. Je ne l'avais d'abord pas reconnue. Elle était sur un bateau parmi d'autres convives. C'était le soir. J'avais été invité par une amie chez des gens que je ne connaissais pas. Dans une villa près d'une baie. Les invités étaient nombreux et m'étaient presque tous inconnus. À ce moment-là, la plupart étaient rassemblés sur la grève pour observer les reflets du soleil couchant sur l'eau. J'étais resté à l'écart, derrière la maison pour m'abriter du vent. Je les voyais gesticuler de loin. Je n'avais pas envie de me mêler à eux, d'autant plus que de la grève émanait une désagréable odeur de pourriture causée par l'accumulation d'algues dans les eaux de la baie. J'entendais leurs caquètements et leurs exclamations devant la beauté du spectacle. Je patientais en buvant un martini; bientôt, le souper serait servi dans la maison, à l'abri du vent frais de cette soirée d'août.

C'est alors qu'une embarcation à moteur s'est avancée dans les eaux calmes et est venue accoster sur le quai. Son approche a provoqué un enthousiasme bruyant parmi le petit groupe. J'ai cru à de nouveaux arrivants pour le souper, mais les trois personnes à bord ne sont pas débarquées. D'après leurs silhouettes, je distinguais deux hommes et une femme. Celle-là était coiffée d'un large chapeau d'été et le retenait pour éviter qu'il soit emporté par le vent. Un chapeau de paille comme on en porte pour se protéger du soleil. À ce moment, une amie m'a pris le bras et m'a entraîné sur le quai.

J'ai vu le visage de la jeune femme sur le bateau. J'ai senti en premier un serrement au ventre, une douleur diffuse qui monte sans qu'on en sache la cause. J'essayais de lire ses traits dans l'ombre du chapeau, mais je remarquais que la jeune femme évitait de tourner la tête dans ma direction. Elle se tenait à l'arrière du bateau, silencieuse, alors que les deux hommes s'étaient approchés pour parler avec les autres sur le quai. Lorsque le bateau s'est éloigné, elle s'est levée pour changer de place et je l'ai alors reconnue. Ce cou qui se penche, une mèche ambrée sur la nuque.

J'avais tué tous les souvenirs que j'avais d'Élise Bouriane. Après tout ce temps, je n'aurais pas cru qu'ils puissent revenir me hanter. Si profondément oubliés, ils faisaient partie d'une vie lointaine que je n'étais plus certain d'avoir vécue. Depuis que j'ai revu la sœur d'Élise sur le quai, je me suis surpris à les retracer un à un, à retrou-

ver des paroles échangées, des promenades que nous faisons dans la campagne. Son visage m'est apparu très net dans ma mémoire. Puis, j'ai décidé de revenir jusqu'à leur maison d'été près de St-Léon, qu'ils ne visitent plus, m'a-t-on dit.

— Tu crois vraiment que si je jette un pot à la rivière, il n'ira pas loin ?

— Oui, puisque la rivière n'est pas profonde.

— Alors il ira jusqu'où ?

— Je ne sais pas, Élise, peut-être qu'il contournera la pointe et qu'ensuite il sera arrêté par des roches.

— J'aurais voulu envoyer un message...

— Il y a d'autres façons.

— Quoi ?

— Un chien.

— Je n'ai pas de chien ! Comment veux-tu que j'en trouve un ?

— Quel message tu veux envoyer ?

Elle me regarde et hésite. Ses yeux me fouillent pour savoir si elle peut me faire confiance.

— Ça donne rien, puisque je ne peux pas l'envoyer par la rivière.

Elle est déçue, me tourne le dos. Elle lance des roches qui dessinent des ronds à la surface de l'eau, tout de suite effacés par les tourbillons du courant. Je n'aurais pas dû lui dire la vérité. De beaux mensonges pour toi, pour que tu ries, pour que tu restes près de moi.

— J'ai déjà patiné sur cette rivière. Là, ici. J'ai vu un poisson prisonnier dans la glace.

— Quelle couleur ?

— Argenté.

Elle m'est revenue, s'assoit contre la clôture. Elle étend ses jambes très droites dans les herbes, comme si elle ne sentait pas les

brindilles dures lui piquer la peau. Elle m'explique que de l'autre côté de la pointe, un hiver, elle était allée près de l'étang et qu'elle avait vu des plumes et du sang dans la neige.

J'entends gratter, de l'autre côté du mur. Je me redresse subitement. Il y a quelqu'un. Je ne me suis pas méfié. Des pas très sourds. Un frôlement de tissu. Peut-être un rôdeur qui a trouvé refuge dans la maison abandonnée. Peut-être un cousin à qui on a prêté la maison. Il doit dormir. La porte close, les vénitiennes fermées. Peut-être le père. Ses yeux verts, méchants, posés sur moi. Éloigner ce regard, détourner la tête. La chaleur m'emprisonne comme un étau. Il est debout, au fond de la pièce. Je ne vois que lui. Il est devant la fenêtre, très droit.

« Tu la suivais. »

Une dame s'est penchée vers moi et me tient par les épaules. Je ne peux plus bouger. Elle me parle mais je ne comprends pas ce qu'elle me dit. Mes yeux restent accrochés à cet homme devant moi. Il est grand, maigre. Sa chemise est ouverte sur sa poitrine creuse. Il ne tient pas de cigare dans sa main, mais ses doigts font un curieux mouvement, comme s'ils roulaient quelque chose.

« Tu la suivais et tu l'as poussée. »

Il ne dit rien mais son regard est une pointe acérée que je sens sur ma joue quand je me détourne de lui.

« Tu l'as poussée ? Réponds ! RÉPONDS ! »

La femme a hurlé. Elle me secoue violemment, je sens de l'eau glisser sur mon visage. Ce n'est pas la même que celle qui est entrée dans la chambre.

Nous étions seuls dans la chambre. Les autres parlaient sur la terrasse. La tante avait dû se lever de sa chaise, puis entrer doucement dans la maison. Nous n'avions pas entendu ses pas. Élise était allongée sur le lit, me caressait. La tante a ouvert la porte. Elle avait une robe jaune et de gros seins qui ballottaient. Elle nous a surpris enlacés dans la chambre. Les vêtements d'Élise gisaient à ses pieds. C'est Élise qui a crié. Elle est sortie en courant, se cachant le ventre avec sa robe. Elle a dévalé l'escalier, puis la pente de gravier qui mène à la rivière.

J'ai couru derrière elle pour la rattrapper. J'ai suivi sa trace. Dans le bois, mes pas écrasaient des brindilles de pin. Des champs, des clôtures. Les framboisiers qui me griffent les bras. Le lit de la rivière est tout en bas, l'eau grise fait des remous entre les roches. Un fil barbelé, les piquets plantés au loin comme des cure-dents minuscules. Ces herbes, ces fleurs jaunes qui s'allument sous le soleil. Je la cherche. Elle s'est enfuie par ce sentier qui mène à la source. L'eau glacée jaillit de terre, elle s'en mouille les bras, le visage. Je ne la vois pas. Elle m'échappe. Un bruit peut-être, plus loin. Le dépotoir. Tous ces pneus derrière lesquels elle pourrait se cacher. Un homme est là, il me regarde curieusement. Une fillette blonde, avec des yeux immenses qui lui mangent tout le visage. Vous savez? En rond au milieu des déchets. Je guette et je crie. Je me cache pour l'apercevoir. Des roues tournent dans la glaise, des oiseaux poursuivent un camion à grand tapage. Élise, reviens, je leur expliquerai. Élise, j'ai peur. Je ne te vois pas.

La cabane du religieux. Ta tête sur la table et ses grands doigts blancs autour de ton cou. Les murs orangés de la cabane s'incendient dans le crépuscule. Les carreaux aveugles. Je vais frapper. Tu es là, tu es là je le sais. Une écharde dans mon doigt. Je prends la roche près de la porte et les journaux s'envolent au vent comme des messages jetés au ciel. Je casse les vitres, je tends le cou par les ouvertures. ÉLISE! Je me blesse, le sang me tache les mains. Je cherche un visage dans cette cabane. Il n'y a rien. Je ne vois rien. Et tous ces arbres autour. Leurs énormes troncs se rapprochent de moi. C'est là où tu t'es enfoncée. C'est là où je t'ai perdue.

Je n'aurais pas dû te suivre. Il fallait rester à la maison, au milieu d'eux. Supporter le silence du père qui me regardait comme un intrus qui lui a pris sa fille. T'attendre. Me ranger parmi les membres de ta famille, regarder leurs joues colorées de honte, supporter leurs gestes furieux. Ils formaient un cercle en haut de la côte.

Ils sont partis, des dizaines. De gauche à droite, du bois à la rivière. Ils t'ont retrouvée. T'ont étendue sur le lit de cette chambre. Ont refermé la porte. Cette odeur de boue.

« Tu l'as poussée pour qu'elle tombe en bas. C'est toi! »

— Élise, tu es là ?

J'entends bouger dans la chambre. Une chaise a été déplacée. Quelqu'un pleure, tout près du mur. Si près que j'entends son souffle entre deux sanglots. Le père a ouvert la radio d'un geste impatient. Il écoute assidûment le résultat des courses de chevaux, assis sur le sofa, la tête penchée sur ses genoux. Le soleil fait un ballon rose dans la vitre. L'homme ne bouge pas, il est de pierre. Comme s'il attendait que sa silhouette se grave dans cette position.

Les autres ne s'occupent plus de moi, ils marchent en cercles dans le salon.

— Je peux entrer la voir ?

— Non.

Ils sont rassemblés dans la même pièce. Sur les chaises, sur les divans. Je ne pourrais pas tous les nommer. Certains ne pleurent pas. Gertrude regarde fixement son image dans le miroir, les bras croisés sur son ventre, la tête légèrement penchée vers l'arrière. Réal a la peau laiteuse, la voix rauque. Il ronge machinalement le col de sa chemise, un cerne humide s'est formé sur une pointe. La grosse tante en jaune sanglote bruyamment. Il n'y a que la mère qui soit restée dans la chambre. Le temps est long. La nuit s'approche des fenêtres. Les gens se déplacent au ralenti, leurs voix me parviennent de très loin, leurs visages glissent dans la pénombre, comme dans un cauchemar. Je suis debout derrière la table, et j'attends comme les autres qu'on vienne la chercher.

— Élise ?

Cette fois, ma voix résonne dans la maison vide. Le silence me répond, me crie qu'elle est absente. Ce petit gant sur une chaise. Il me semble bien me rappeler une photographie où elle le portait. Assise sur les marches, avec sa sœur, avant d'aller à l'église. Leurs robes étaient belles. En haut de l'escalier qui mène au second étage, il y a une vaste pièce où elles dormaient avec leurs frères et parfois même avec les cousins qui restaient. Je n'y suis pas monté souvent, sauf quelques après-midi quand il pleuvait. Nous habitons sur le rang et je pouvais rentrer chez moi le soir à bicyclette. Il n'y a pas d'autres chambres dans la maison, sauf celle des parents au rez-de-chaussée dont la fenêtre donne sur la terrasse.

Je suis adossé à la porte. La clé brille sur le coin de la table. Je vais la remettre à son clou, sous la galerie. Je n'entends plus rien derrière le mur; je m'étais trompé, il n'y a personne ici. Que de la poussière. Le vent agite les feuilles des arbres autour de la galerie. Peut-être est-ce ce bruit qui m'a confondu. L'automne va les faire tomber, comme d'habitude.

Le père l'a prise dans ses bras, comme un paquet, l'a portée jusqu'à la porte. Il ne voulait pas que d'autres le fasse à sa place. Le visage d'Élise avait été essuyé, mais la peau gardait un reflet gris. La frange de ses cils ressemblait à celle d'une poupée qu'on bascule pour qu'elle ferme les yeux.

Vous êtes dans la chambre, je vous entends. Ce tapage que vous faites. Chacun de vos pas sur le parquet s'entend partout dans la maison. Combien de temps comptiez-vous rester cachés? L'armoire, vos mains la fouillent, vos rires sonnent comme ceux des enfants. Je vous entends. Vous n'avez pas le droit de rester dans cette chambre. C'est un lieu interdit. Vous bousculez le lit. Votre murmure monte, tel une fanfare jusque sur le toit, partout sur la galerie, sur la terrasse, les mots que vous dites sont soufflés dans l'air, parcourent la campagne, s'enroulent aux arbres. Les vêtements qui tombent sur le plancher claquent comme des voiles au vent. Les mains que vous bougez dans l'ombre, quelqu'un les voit. Et ces caresses imprimées sur sa peau, dans sa chevelure, quelqu'un le sait, quelqu'un le sent, tout près, juste de l'autre côté de ce mur. Comme on sent venir un orage par l'odeur particulière de l'air avant même de voir le gris du ciel.

Sur la terrasse, une dame s'est levée pour aller chercher un chapeau dans la chambre. Il faisait chaud et la grosse tante sentait le soleil qui dardait sur sa peau. Il ne restait plus de place à l'ombre, sous le tilleul, parce que le berceau y était déjà. Avec un chapeau, au moins, elle pourrait empêcher la peau de ses joues de tourner au rouge, et se protéger de ce rayon oblique qui lui faisait plisser les paupières. Elle a attendu que Réal ait terminé de raconter cette histoire qui ne l'intéressait pas, mais il fallait quand même être polie. Elle s'est levée pendant un silence, avant qu'on serve le dessert aux framboises. **XYZ**